

Une contribution à la pensée marxiste de l'art

PAR OLIVIER NEVEUX

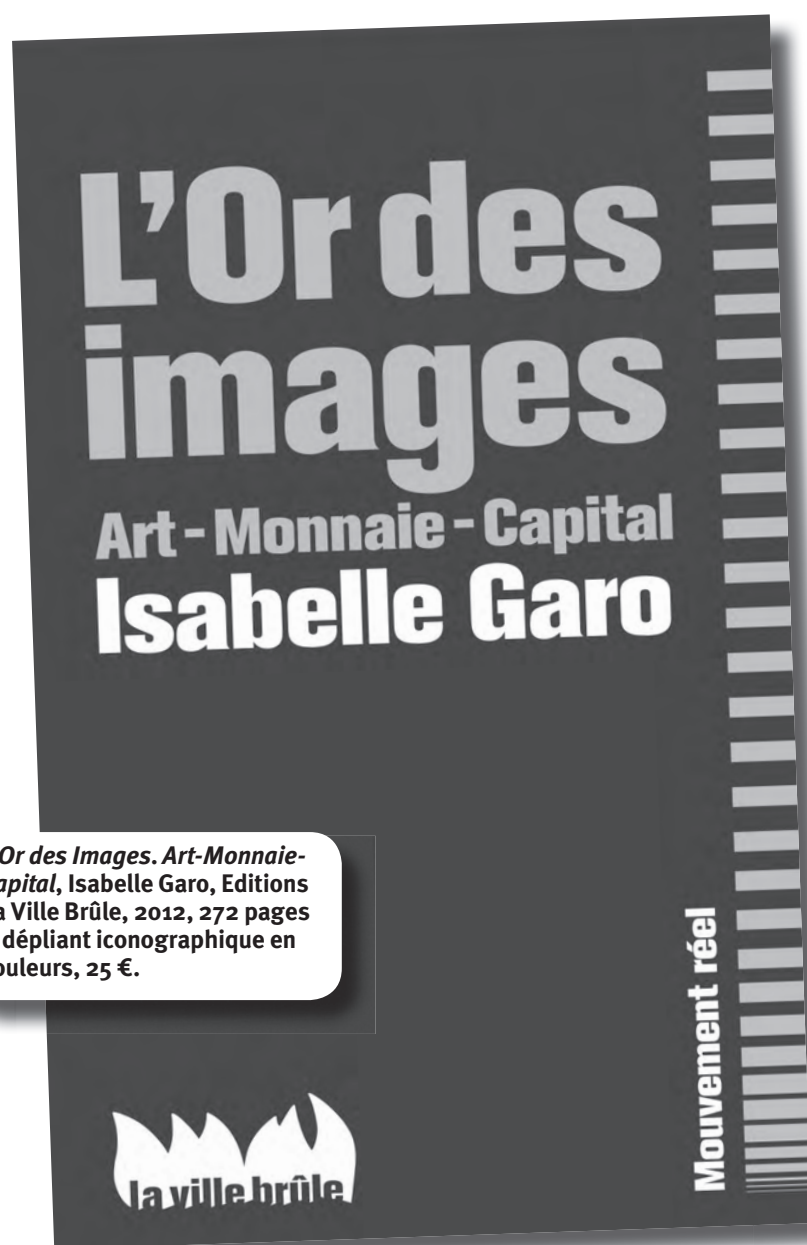
Le dernier ouvrage de la philosophe Isabelle Garo, *L'Or des images*, est une contribution de première importance à la pensée marxiste de l'art. L'auteure, qui co-anime la revue *Contretemps* ainsi que le séminaire « Marx au XXI^e siècle », poursuit ici son travail de relecture de Marx et des traditions marxistes à la lumière des débats et des enjeux politiques contemporains – comme dans ses précédents livres *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx* (2011, Editions Démopolis) ou *Marx et l'invention historique* (2012, Syllepse). *L'Or des images* tranche dans la conjoncture. Il ne s'enferme pas, comme

tant d'ouvrages « d'art », dans la théorisation des goûts de l'auteure et si Garo s'appuie sur de nombreuses œuvres (arts plastiques, performances, cinéma), elle ne le fait jamais en « esthète », mais dans le souci d'en révéler les enjeux, leur puissance de subversion ou de comprendre comment les contradictions économiques, historiques, sociales et politiques s'y manifestent. Plus encore, *L'Or des images* se refuse à n'envisager l'art qu'à partir de lui-même, comme un segment autonome de la réalité, à laquelle rien ne le relierait. Constamment, Garo propose de l'analyser en le rapportant à la totalité sociale.

C'est ainsi une histoire de l'art et de ses rapports avec le capitalisme, sur plusieurs siècles, qui est proposée tout autant qu'une approche originale de la critique marxiste de l'économie politique. Cette appréhension du temps long de l'histoire est ponctuée d'études d'œuvres picturales, plastiques, cinématographiques. Ce travail, dense et précis, outre ses incontestables perspectives théoriques, s'avère être, aussi, un véritable ouvrage de pensée politique (au sens où la politique est « *ce mouvement qui abolit l'état présent en partant de lui et en s'appuyant sur ses contradictions constitutives* », p.191). Car le retour sur l'histoire de l'art, sur ses mutations et ses liens, ambivalents et contradictoires avec le capitalisme, permet de percevoir les dynamiques de l'un et de l'autre, de préciser les enjeux et de concevoir, à travers et dans le champ de l'art, les tâches de l'heure. *L'Or des images* propose d'aborder l'art en tant que pratique sociale, inscrite dans l'histoire, à la lumière de la « critique de l'économie politique » qui « désigne et résume l'apport propre de Marx : un savoir du capitalisme qui inclut le projet de sa transformation révolutionnaire et, réciproquement, un projet révolutionnaire qui se noue aux savoirs et à un processus d'émancipation individuelle et collective qui est son but en même temps que sa condition » (p. 11). On ne saurait mieux décrire l'ambition de cet ouvrage qui fait de la connaissance fine du capitalisme un appui pour sa contestation effective et, simultanément, des résistances (ici artistiques) des outils de compréhension pour sa transformation radicale.

MARX SUR LA QUESTION ARTISTIQUE

Le livre, impossible à résumer tant il comprend d'analyses et brasse d'éléments, est composé en trois mouvements. La première partie interroge un point rarement étudié des écrits de Marx : ses remarques dispersées et non systématisées sur la question artistique. Sa position est singulière : il ne participe pas de la « critique esthétique », il ne vient pas déterminer ce que doivent montrer les œuvres ni même comment elles



L'Or des Images. Art-Monnaie-Capital, Isabelle Garo, Editions La Ville Brûle, 2012, 272 pages + dépliant iconographique en couleurs, 25 €.

devraient le faire – le « réalisme socialiste » ou, plus largement, les prescriptions énoncées par des partis ou des Etats aux artistes sont, il faut le rappeler, au plus loin des enjeux des écrits de Marx.

L'art retient son attention, principalement, en sa qualité d'activité sociale spécifique ; il est un « cas » particulier du travail, et il en permet une intelligence approfondie. Comme toute activité, il est, d'une part, saisi dans les contradictions du mode capitaliste de production mais il se révèle, d'autre part et simultanément, incarner comme une « préfiguration concrète » (p. 17) de l'émancipation humaine. La proposition est importante car elle permet de rompre avec deux conceptions convenues et schématiques de la pratique artistique : elle n'est pas l'« émancipation pure et absolue » que défendent certains, à distance de la vie sociale, enclavée déjà libérée dans une société aliénée, mais elle n'est pas plus réductible à la base économique et sociale sur laquelle d'autres tentent de la rabattre.

L'art est alors envisagé par Marx comme une « pratique sociale qui subit l'aliénation tout en frayant les voies de son abolition. [II] semble être à la fois déterminé et autonome, aliéné et libérateur, écho des contradictions du réel et ferment révolutionnaire de leur dépassement » (p. 34). C'est d'ailleurs là un des plus manifestes et stimulants apports de *L'Or des images* que de refuser, grâce à une approche marxiste, les postures simplistes, binaires, fixes, immobilisantes et d'envisager toute chose du point de sa dynamique contradictoire.

A ce titre, cet ouvrage est un grand livre de dialectique appliquée et, par là, riche de perspectives politiques pour le présent. Car si Garo prouve combien la pensée de Marx sur l'activité artistique peut être productive dans les débats qui animent le monde de l'art, elle permet aussi de mesurer son apport, plus général, à la question du travail et à la perspective communiste : *l'émancipation du travail et du travailleur peut s'appuyer sur certaines de ses formes partiellement ou potentiellement désaliénées, et qui sont*

surtout porteuses, en tant que telles d'une critique en acte de l'aliénation » (p. 42).

L'ART ET LA RICHESSE

Par la suite, dans le cœur de l'ouvrage, Garo s'emploie à repérer, à partir de plusieurs étapes (icône byzantine, la peinture flamande puis au sein même du capitalisme « établi » avec les travaux, entre autres, de Warhol, Haacke, Sierra, mais aussi des films de fiction ou documentaires comme chez Wenders ou Collard), les liens entretenus entre l'art et la richesse (l'argent, l'or, la monnaie, la marchandise...). Son étude frappe par l'étendue des références mobilisées et par le souci constant des œuvres qui ne sont jamais, ici, des prétextes pour la démonstration mais les révélateurs et les mises à l'épreuve de la pensée. L'hypothèse de l'auteure est que la représentation de la richesse (même si elle ne concerne, au final, qu'un pan réduit de l'art), est une entrée consistante pour considérer de façon plus générique les rapports de l'art avec le capitalisme : comment ce dernier « construit » l'art, ses processus de marchandisation, mais aussi les tactiques et les stratégies qui y résistent. Ou plus précisément : comment des tableaux, des installations, des films saisissent le monde tout autant qu'ils réfléchissent à comment ils sont saisis par lui et, par là, à la place qu'ils y occupent (ou pourraient y occuper). On retrouve, en filigrane, une forte réflexion sur la fécondité de la catégorie de « représentation » dont Garo avait, notamment dans *Marx, une critique de la philosophie* (chez Points Essais), fait apparaître toute l'importance dans et pour la pensée de Marx – tout autant qu'une méditation sur la puissance des images et de leurs usages. *L'Or des images* propose ainsi une histoire de l'art constamment à l'affût des contradictions singulières de chaque période, des capacités créatrices et destructrices du capitalisme et des formes propres que prend l'art, en retour, par contamination, par anticipation, par contradiction, par confrontation, etc. Ce long travail tisse

une analyse historicisée du capitalisme à des œuvres ou des courants qui se sont emparés dans leurs représentations de ses manifestations ou qui se sont expliqués avec lui. Celles-ci ne sont pas nécessairement critiques (Garo travaille ainsi sur des représentations fascinées par ce qu'elles sont supposées dénoncer) mais elles sont autant d'indices des mutations du Capital, d'entrées dans la compréhension des rapports qu'il impose et des formes multiples qu'il produit ou qui s'y opposent.

PERMANENCES ET RÉSISTANCES

Le troisième mouvement de l'ouvrage s'attache à la période contemporaine. Il s'agit, là encore, de venir complexifier le partage binaire et sans reste entre, d'un côté, les « œuvres pures », supposément délivrées des rapports sociaux existants (le mythe de l'artiste établi dans le ciel étoilé des idées et du Beau) et, de l'autre, les œuvres corrompues par l'industrie culturelle, intégralement colonisées par la logique du marché. Garo propose d'étudier concrètement les modalités d'absorption de la création par le capitalisme, les phénomènes neufs ou inédits, les permanences mais aussi, loin de tous les discours définitifs (et défaitistes), les résistances qui se font jour et, plus encore, les contradictions qui organisent désormais ce champ. Ce qui s'avère l'occasion, pour l'auteure, d'une réfutation ferme, par exemple, des théories du « capitalisme cognitif ». La conclusion de l'ouvrage, « *Un nouvel art engagé ?* », réfléchit à la possibilité d'un art critique qui saurait maintenir vive sa puissance émancipante, dans les conséquences de la défaite politique et sociale qui est la nôtre, au cœur des contradictions singulières de la crise et des potentialités qu'elle recèle. *L'Or des images* réactive ainsi heureusement la fécondité d'une approche marxiste de l'art tout autant qu'il souligne combien l'art, sa pratique et sa pensée, peuvent être de précieuses entrées pour saisir de possibles politiques anticapitalistes, inscrites dans l'histoire réelle des dynamiques contradictoires du capitalisme. □

Émeutes populaires à la Belle Époque

PAR AURELIE SERVA

Le goût de l'émeute, Manifestations et violences de rue dans Paris et sa banlieue à la « Belle Époque », Anne Steiner, L'Échappée, 2012, 208 pages, 17 €.

A travers cinq récits d'émeutes populaires de la région parisienne et de l'Oise, Anne Steiner nous fait partager l'esprit d'insoumission et de rébellion de la classe ouvrière de la « Belle Époque ». Elle décrit des ouvrières et des ouvriers se révoltant contre les injustices et l'exploitation féroce qu'ils subissent. De la grève des terrassiers de Draveil à celle des boutonnières de Méru dans l'Oise, en passant par les « coups de sang » des habitants des faubourgs parisiens, il s'agit d'une plongée vivante et documentée dans le Paris ouvrier des années 1906 à 1910.

En 1908, dans les carrières de sable de la région de Draveil, carriers et terrassiers se mettent en grève pour l'augmentation des salaires, la limitation de la journée de

travail à 10 heures et le respect du repos hebdomadaire. Il faut dire que le patronat, ici comme dans bien d'autres secteurs, ne se presse pas d'appliquer la loi instituant une journée de repos hebdomadaire obligatoire, pourtant votée depuis deux ans. Un an plus tard, ce sera au tour des tabletiers et boutonnières de l'Oise. Très vite, les grévistes s'organisent et la solidarité se met en marche : réunions et meetings permettent aux ouvriers de débattre et de populariser leur grève, les « soupes communistes » sont préparées quotidiennement et des souscriptions sont lancées par les journaux, socialistes et anarchistes, et les sections syndicales.

Anne Steiner décrit ensuite les émeutes que déclenchent à Paris l'exécution du pédagogue laïc Ferrer à Barcelone, l'assassinat par les gendarmes d'Henri Cler lors de la grève des ébénistes du faubourg Saint-Antoine, puis l'exécution du cordonnier Liabeuf.

Le livre nous fait côtoyer des foules indisciplinées et frondeuses qui, sur l'air de *L'Internationale* ou de *La Carmagnole* chaque fois revisitée, se lancent en manifestation, dévastent au passage les demeures patronales et les usines, pratiquent la « chasse aux renards » (aux jaunes), dressent des barricades contre la troupe, brûlent et saccagent le mobilier urbain, cassent les conduits de gaz pour y mettre le feu et tirent même quelques coups de browning. De quoi rendre fades les émeutes de la jeunesse des banlieues de 2005...

La violence de ces révoltes est à la hauteur de celle avec laquelle la troupe fond sur les manifestants. Gendarmes, dragons, hussards et cuirassiers sont envoyés par Clémenceau pour mater les émeutiers et endiguer les grèves, mettant des régions entières sous une quasi occupation militaire.

L'Assiette au beurre. « Ousqu'il est le cochon qu'a gueulé : "Mort aux vaches" ? ». DR.



Anne Steiner ébauche ainsi une réflexion que ses récits nous invitent à poursuivre. Le mouvement ouvrier est alors à un croisement : entre spontanéité et organisation disciplinée, entre l'insurrection et la voie parlementaire, entre une CGT acquise au syndicalisme révolutionnaire et un parti socialiste de plus en plus légaliste, comment servir au mieux les intérêts des classes populaires ? Elle nous rappelle que c'est suite aux émeutes du 13 octobre 1909, à l'annonce de l'exécution de Ferrer, que la première manifestation encadrée d'un service d'ordre et négociée avec la préfecture a vu le jour, le 17 octobre 1909 à l'initiative du parti socialiste. Les dirigeants politiques se félicitèrent du succès de cette manifestation qui rassembla alors 100 000 personnes, mais les ouvriers du rang ne le voyaient pas du même œil. Beaucoup pensaient que les députés socialistes élus suite à la poussée de la gauche aux élections n'en faisaient après tout pas moins partie des « quinze mille » : surnom donné aux parlementaires en référence à l'indemnité de 15 000 francs qu'ils percevaient depuis 1906 et qui faisait d'eux une caste bien éloignée du monde ouvrier.

On se régale aussi de photos et dessins de l'époque, de citations de *L'Assiette au beurre* et de *La Guerre sociale* (journaux d'obédience anarchiste et socialiste). *Le Goût de l'émeute* rend contagieux le besoin de révolte qui le traverse et tant mieux ! □



L'Assiette au beurre. DR.

Le bonheur est-il sous terre?

PAR HENRI CLÉMENT

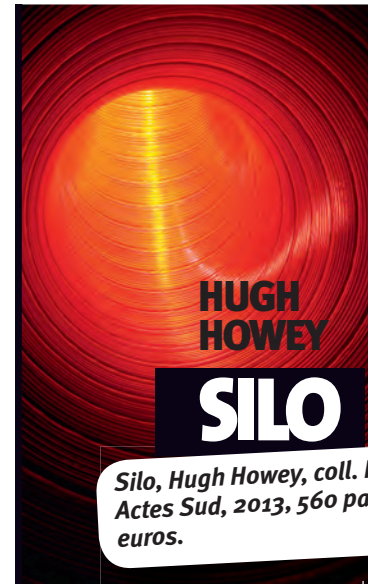
Dans un monde post-apocalyptique, la poignée d'êtres humains qui a survécu à la catastrophe ayant rendu la surface de la planète inhabitable s'est réfugiée dans un profond silo enterré, au sein duquel elle a organisé toute son existence. Seul contact avec l'extérieur, quelques caméras qui diffusent en continu, sur grand écran, l'image de la surface continuellement balayée par les vents chargés de toxines. La vie est rude au sein du silo, et les règles strictes imposent de ne pas évoquer l'idée même de sortir à l'extérieur – sous peine d'être condamné au bannissement et au nettoyage des capteurs, ce qui signifie une mort certaine.

Le roman s'ouvre avec la condamnation du shérif du silo au «nettoyage». Trois ans après sa femme, il se retrouve lui-même à douter du bien-fondé des règles et lois en vigueur : les images transmises par les capteurs sont-elles réelles ? Certains individus n'auraient-ils pas intérêt au maintien du statu quo ? Est-on vraiment sûr qu'aucune vie à l'extérieur ne soit

possible ?

Nous n'en dirons pas plus ici, cela gâcherait le plaisir de la lecture. Le récit est captivant et très bien mené, ménageant suffisamment de rebondissements et de fausses pistes pour qu'il soit impossible de s'ennuyer. Au-delà de la dimension particulière à ce roman, il est intéressant de constater combien une large partie de la production de science-fiction contemporaine, aussi bien littéraire que cinématographique, a tendance à mettre en scène le même type de société et une aspiration forte à son renversement. En effet, qu'il s'agisse de *Time Out* ou d'*Elysium* par exemple, ou encore de *Hunger Games* ou *La zone du Dehors*, à chaque fois, nous avons affaire à des sociétés policières hyper hiérarchisées, presque des sociétés de castes, dans lesquelles le bien-être d'une poignée de privilégiés repose sur l'exploitation à outrance de la grande majorité. La rébellion de quelques-uns contre l'ordre établi provoque une véritable insurrection qui fait vaciller l'ordre social dans son ensemble.

Silo s'intègre pleinement dans ce type de récit, alliant critique écologique et critique sociale. L'ensemble se révèle être un dossier à charge contre le fonctionnement actuel de nos sociétés. Alors ne boudons pas notre plaisir !



La vie privée des dieux

PAR HENRI CLÉMENT

A l'heure où les questions religieuses provoquent des débats virulents, voici un manga extrêmement divertissant. Jésus et Bouddha, afin de prendre quelque repos dans le cours de leur office divin, décident de partir en vacances sur Terre. Ils s'installent en colocation dans un petit appartement de la banlieue de Tokyo et s'efforcent de vivre au quotidien comme tous les êtres humains, en ne recourant pas à leurs multiples dons, ce qui va constituer un véritable défi. Ils découvrent tour à tour les fêtes religieuses locales, les cafés internet, les bains publics, ou encore le karaoké, les sorties à la mer et les mangas bien sûr. A partir de cette trame, Hikaru Nakamura enchaîne les situations toutes plus cocasses les unes que les autres, dans lesquelles le lecteur découvre les qualités et défauts de nos deux divinités : Jésus se révèle être un véritable geek, qui tient un blog et s'intéresse aux réseaux sociaux, pendant que Bouddha se découvre des talents de mangaka. Dans ce sixième

volume, nos deux compères vont découvrir l'anesthésie locale chez le dentiste – en atténuant la douleur, voilà qui aurait permis à Jésus de ne pas avoir à tendre l'autre joue ! Ils vont aussi faire l'expérience d'Halloween dans un grand centre commercial ou bien apprendre que Kurt Cobain et Jimmy Hendrix ont été recrutés par une divinité pour monter un groupe de rock au paradis, pendant que l'archange Raphaël distribue des prospectus pour des voyages organisés en direction du septième ciel. Au quotidien, nos deux héros sont entourés d'une galerie de personnages secondaires, tout aussi décalés : leur loueuse, une vieille dame un brin acariâtre, un yakuza pas très futé, des disciples de Bouddha mais aussi les apôtres, fans de jeux vidéo en réseau. Bourrée de détails hilarants – comme la collection de tee-shirts aux messages improbables dont ils sont attifés –, la série allie une réelle impertinence à l'égard des dogmes religieux à un humour potache

qui transforme les livres sacrés en une source inépuisable de gags. □

